

Tramways, bombes
et caramel

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Carthy Corbin, Francine, 1942-

Tramways, bombes et caramel

Sommaire : 3. Les années du renouveau

ISBN 978-2-89585-550-7 (vol. 3)

I. Carthy Corbin, Francine, 1942- . Années du renouveau. II. Titre.

PS8605.A866T72 2015 C843'.6 C2014-942741-7

PS9605.A866T72 2015

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Image de couverture : Shutterstock, R_lion_O

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

FRANCINE CARTHY CORBIN

Tramways, bombes *et caramel*



LES ANNÉES DU RENOUVEAU



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À la mémoire de ma grande sœur Jocelyne,
qui m'a soutenue alors que Tramways, bombes et caramel
n'était qu'au stade de balbutiements.
J'aurais souhaité lui offrir de son vivant ce premier roman.*

À mon époux Conrad, soutien de tous les instants.

*À mon indispensable sœur Sylvie,
qui a lu les premières pages de mon manuscrit
et m'a convaincue de poursuivre le projet.*

*À mes enfants : Pierre, Nathalie, Éric et Isabelle Boutet.
Et aux enfants de ma vie : Martin, Christine et Dominique Johnson.*

*Puis au reste de la famille : Charles, Caroline, Antoine, Ophélie, Miriam et Léah,
ainsi que Maxime, Marie, Antoine, Laurent, Marc-Antoine et Charles.*

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Tramways, bombes et caramel. Les années de l'espoir (tome 2), roman, 2015.

Tramways, bombes et caramel. Les années du tourment (tome 1), roman, 2015.

Chapitre 1

Carmel avait usé de ses charmes, et ils étaient nombreux, pour convaincre Joseph de célébrer le premier anniversaire de leur fillette à Québec, sa ville natale. Son désir fut exaucé : Josiane souffla sa première chandelle avec la famille Moisan. Cinq jours s'étaient envolés depuis qu'ils avaient quitté Montréal sous le soleil de plomb de juillet. Ils logèrent à la Pension Donovan, où Gisèle les accueillit à bras ouverts. Durant son séjour, Carmel passa le plus clair de son temps au logement du boulevard Langelier, alors que Joseph en profita pour rencontrer des clients. Les révélations troublantes de tante Élise s'incrustaient dans la tête de la jeune femme. « Gilbert est son fils légitime ! » Elle n'en revenait tout simplement pas.

Leur séjour tirait à sa fin. Joseph, accompagné des siens, profita de son passage dans la région pour rendre visite à son père ainsi qu'à son épouse, Emma. Ils habitaient toujours à Montmorency. George James ne les avait pas vus depuis un an. Emma s'exclama en apercevant Josiane. Le grand-père caressa le front de sa petite-fille, les yeux pleins d'admiration.

— Elle a tellement grandi, il est vrai que nous ne l'avons pas revue depuis sa naissance. Elle vous ressemble, Carmel. Une vraie beauté !

Il décocha un clin d'œil affectueux à son fils.

Emma enchaîna :

— George James dit vrai, elle est aussi belle que vous. Et vous êtes resplendissante.

Puis elle se tourna vers Joseph.

— Tu rayonnes de fierté, Joseph.

Josiane se tortillait dans les bras d'Emma.

— Donnez-la-moi, je devine son malaise, je dois la changer de couche.

Après avoir déposé l'enfant dans les bras de sa mère, Emma entraîna Carmel dans la maison. Les deux femmes se dirigèrent vers la cuisine d'où émanait un parfum suave. Emma déplia une grosse serviette qu'elle étendit sur le comptoir.

— Merci, Emma. Parlez-moi de vous. Quoi de nouveau sous le soleil de Montmorency ? Avez-vous des nouvelles de Magella ?

Les yeux d'Emma s'assombrirent.

— De temps en temps. Elle est toujours à Valcartier. J'ai la chair de poule juste à penser que ma fille aînée puisse être envoyée de l'autre côté de l'océan. J'espère que ce tyran de Hitler va enfin frapper son Waterloo. Cet homme est le diable en personne ! Bon sang ! Si cette horrible guerre pouvait finir !

Elle respira bruyamment, puis dévia la conversation vers un sujet plus réjouissant.

— Vous semblez vous porter à merveille, la grossesse ne vous indispose pas, à ce que je peux constater. Ce voyage ne vous a pas fatiguée ?

Plusieurs questions fusèrent, de part et d'autre, décousues. Les deux femmes avaient du bavardage à rattraper. Emma lui donna des nouvelles des deux garçons nés de son mariage avec le père de Joseph avant même que Carmel eût le temps de s'en informer :

— Julien et Jacques passent la journée au terrain de jeu de la paroisse. Ils grandissent vite, pas nécessairement en sagesse, du moins en ce qui concerne Jacques. Le malcommode aux petits pois verts ne s'assagit pas en vieillissant, au grand dam de son père.

Carmel ricana à ce souvenir. Elle revoyait rouler les pois sur la belle nappe en dentelle d'Emma lorsque Joseph l'avait présentée à ses parents peu de temps après lui avoir demandé de l'épouser.

— Avec du recul, je peux affirmer qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, il était trop jeune pour mesurer les conséquences de son geste. Je lui ai pardonné depuis longtemps.

Emma poursuivit sur sa lancée :

— Juliette travaille toujours à l'hôtel Victoria et espère y obtenir un poste à plein temps. Quant à Michel, il perfectionne son art du vitrail. Il souhaite vendre ses réalisations ou fabriquer des vitraux pour les églises. Malheureusement, avec cette guerre, même si ses œuvres sont magnifiques, le budget des acheteurs est restreint. Lui-même se ruine dans l'achat du verre nécessaire à l'exécution de ses créations, qui est devenu hors de prix.

Carmel put enfin placer un mot :

— Que fait-il de tous ses vitraux ?

Emma hésita.

— Ah ! Il les accumule, car, selon lui, ils se vendront mieux après la guerre. Il est prévoyant et visionnaire. Pour un artiste, c'est inhabituel et tout à son honneur. Son talent est indéniable. Et puis, pour terminer le tour de la famille, je dois ajouter que nous visitons régulièrement Georgette et Eugène.

— Oh ! vous avez une vie mouvementée avec tout ce beau monde gravitant autour de vous ! Vous êtes privilégiée d'avoir vos enfants qui vivent pas loin !

— En effet, leur proximité me réjouit et facilite nos rapports. Mais que je suis une incorrigible bavarde, parlez-moi de vous maintenant, de vous trois.

Carmel descendit Josiane sur ses jambes mal assurées. L'enfant s'agrippa aux poignées des portes d'armoires, en ouvrit une et la

referma maladroitement sur son petit doigt. Un cri perçant mit fin à la discussion entre les deux femmes. Les pleurs attirèrent Joseph et George James. Le grand-père s'exclama :

— Qu'est-ce que vous lui faites pour la faire pleurer de la sorte ?

Joseph entra dans le jeu de son père et poursuivit sur le même ton plaintif, tout en tendant les bras à l'enfant :

— Viens voir papa, ma chérie.

Josiane se laissa cajoler, sa belle petite tête auburn appuyée sur l'épaule de son père, son pouce dans la bouche, les yeux implorants.

Emma intervint en caressant la joue de la fillette du revers de la main :

— Passons donc au salon, j'ai de quoi sécher les larmes de cette charmante demoiselle.

Josiane se consola en serrant contre elle la poupée de chiffon que ses grands-parents lui offrirent pour son premier anniversaire. Les adultes échangèrent sur la situation mondiale. Chacun émit son opinion. George James annonça :

— Emma et moi avons une importante nouvelle à vous apprendre.

Emma s'approcha de son mari. Carmel et Joseph avaient le regard curieux fixé sur eux.

— Vas-y, George James, fais-leur part de notre décision.

— Les garçons vieillissent, nous avons longuement discuté de notre avenir, Emma et moi, et nous avons conclu que le moment est venu de nous rapprocher de Québec en prévision des études des garçons. J'ai sollicité bon nombre d'employeurs et j'ai réussi à obtenir un poste à la Ville de Québec.

Emma enchaîna, ravie :

— Nous avons déniché une belle et vaste maison près de l'aréna. George James pourra même se rendre à son travail à pied.

Celui-ci affirma avec vigueur :

— Nous garderons tout de même notre auto.

Emma ajouta, un sourire avenant aux lèvres :

— C'est certain, tu connais ton père, Joseph, il ne peut pas vivre sans une auto garée dans son entrée. Ce n'est pas demain la veille qu'il s'en défera !

Joseph intervint :

— Quand prévoyez-vous déménager ?

— Le printemps prochain. Ton père entrera en fonction au mois de septembre, une autre raison pour garder sa voiture, car il devra voyager d'ici à ce que nous nous installions dans la rue Ozanam.

Carmel, grandement intéressée, devança Joseph avec sa question :

— En quoi consistera votre travail exactement ?

— On me confie la responsabilité de la fabrication et de l'entretien de la glace à l'aréna. Je suis impatient de commencer. Ce poste, que je trouve vraiment intéressant, m'offre en plus une sécurité d'emploi avantageuse.

Joseph reprit la parole :

— J'ai eu le plaisir de rencontrer personnellement Lucien-Hubert Borne, le maire. Il m'a laissé une bonne impression. Je vous félicite, père, un emploi dans une municipalité offre une stabilité certaine et un horaire de travail régulier.

Carmel tenta d'accrocher le regard de son mari, qui se déroba. Les propos de Joseph n'étaient pas tombés dans l'oreille d'une sourde.

Après avoir félicité George James pour ses nouvelles fonctions et remercié Emma pour la belle poupée, la petite famille partit pour la Pension Donovan, enchantée de sa visite. L'espoir renaissait. Revenir vivre à Québec serait peut-être envisageable, finalement. Carmel possédait des munitions et elle comptait bien s'en servir.

* * *

À Montréal, la vie reprit son cours. Les Courtin frappèrent à la porte du logement de leurs voisins dès le lendemain de leur retour. Après le souper, Jacques et Joseph étaient attablés dans la cuisine des Desmeules, la tête inclinée sur le journal. Carmel et Rita se tenaient debout derrière eux, penchées elles aussi, attendant qu'un des deux hommes entreprenne la lecture de l'article qui semblait les horrifier. La nouvelle qu'ils avaient sous les yeux était stupéfiante. Jacques commença à lire à voix haute. Sophie, qui se tenait en retrait, tendit discrètement l'oreille.

— « Sous le nom de code “Vent printanier”, les Allemands ont projeté d'arrêter un grand nombre de Juifs dans toute l'Europe occupée. En France, l'administration, jalouse de ses droits, veut s'en charger elle-même. C'est ainsi que sont mobilisés à Paris 7 000 policiers et gendarmes sous les ordres de René Bousquet, jeune et efficace fonctionnaire du gouvernement de Vichy. »

Sophie réagit au récit concernant le sort de ce peuple pour lequel elle avait développé une réelle sympathie depuis qu'elle avait rencontré la voisine juive de sa meilleure amie. Bouleversée par ce qu'elle venait d'entendre, elle s'approcha de la table et interrompit brusquement son père :

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Attends la suite, Sophie, avant de t'emporter.

L'adolescente démontrait un agacement peu contenu.

Jacques poursuivit sa lecture sur un ton qu'il voulut neutre :

— « Environ 13 000 personnes sont appréhendées par la police française, y compris 4 000 enfants de moins de seize ans que les nazis n'avaient pas formellement réclamés. »

— Quatre mille enfants ! Des enfants ! reprirent à l'unisson Carmel et Rita.

Sophie, hors d'elle, s'écria :

— Non, non ! Je ne peux pas croire que des enfants aient été arrêtés, ce n'est pas humain !

— Veux-tu bien écouter la suite, Sophie, s'il te plaît ? lui demanda sa mère.

— « C'est beaucoup et néanmoins deux fois moins que le quota fixé par les Allemands et la préfecture de police. Les actes de solidarité heureusement n'ont pas manqué. »

Sophie monta sur ses grands chevaux, et pour cause.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? Les Français n'ont pas le droit de faire ça, je croyais que c'était les Boches, ces nazis, qui menaient la vie dure aux Juifs. Les Français s'en prennent à des enfants, inoffensifs, c'est méchant et inhumain ! Les Allemands sont inhumains, ils sont démoniaques et cruels ; les Français, en agissant ainsi, se font leurs complices, à n'en pas douter !

Jacques tenta de tempérer les ardeurs de son adolescente.

— C'est tellement compliqué, ma fille. Je ne peux que te rapporter ce qui est écrit ! Ne m'en demande pas plus. Malheureusement, je ne peux pas expliquer le comportement des Français. Qu'est-ce qui motive les gens à agir de la sorte en temps de guerre ? Je n'en sais rien.

— Ces gens ! reprit Sophie. « Bourreaux » serait le terme le plus approprié. Et voilà que les Français exécutent les ordres des nazis, eux aussi !

Rita adressa une mise en garde à son mari :

— Cessons de perturber Sophie avec ces histoires atroces. Veux-tu passer à autre chose, Jacques, s'il te plaît ?

Jacques et Joseph comprirent le message et replièrent le journal. Ils en finiraient la lecture en l'absence de l'adolescente à qui ils ne trouvèrent aucune excuse pour justifier ces actes de barbarie, à l'exception de cette simple remarque qui vint de Joseph :

— Les Allemands ne sont pas tous des nazis, tout de même, il faut faire une distinction entre les nazis et les gens du peuple. Et n'oublions pas que la France est occupée par les Allemands.

Sophie allait exiger plus de précisions à Joseph quand Josiane se mit à pleurer. Carmel annonça qu'ils devaient retourner à leur appartement pour coucher la petite. La discussion laissa un goût amer à chacun.

* * *

Un mois plus tard, Jacques et Joseph se partageaient encore la lecture du journal. Sa fille étant absente, Jacques n'eut pas à fournir des éclaircissements après avoir lu à voix haute :

— « Le débarquement de Dieppe, ou opération *Jubilee*, des Alliés en France occupée, mené le 19 août sur le port de Dieppe, fut une tentative ratée. Les troupes engagées d'assaut de la deuxième division canadienne du général Roberts débarquées sur une zone de vingt kilomètres autour de Dieppe furent décimées alors que la tournure des événements aurait dû faire annuler l'opération rapidement ; on parle encore d'un second front en Europe, ce qui est totalement absurde à cette date. »

Joseph s'approcha de la table pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est que cela encore ?

— Écoute la suite, Joseph : « Dans l'aube brumeuse, une armada de deux cent cinquante navires de toutes les tailles se dirigea vers les

côtes françaises de la Manche. Elle mobilisa près de 8 000 hommes dont plusieurs milliers y ont laissé leur vie, pour ce qui sera le plus grand raid de la Seconde Guerre mondiale. Une centaine d'escadilles de chasseurs et de bombardiers en assurèrent la couverture aérienne. Pour la première fois durant cette guerre, des hommes se tuèrent à l'assaut de ce que les nazis appellent *Festung Europa*, la forteresse Europe.»

Joseph laissa échapper un soupir d'agacement. Jacques se redressa en refermant le journal avec rudesse. Carmel s'emporta :

— Ça ne finira donc jamais, cette foutue guerre. Quel gâchis ! Combien de vies va-t-on encore sacrifier pour satisfaire les desseins diaboliques de ce Hitler de malheur ? Vous ne pouvez pas imaginer toute l'horreur que cet homme m'inspire. J'ignore bien des choses en politique, et j'avoue ne pas comprendre la signification exacte du fascisme, mais je sais que ce sont des partisans d'un régime dictatorial. Nous savons tous que Hitler est le plus sadique des dictateurs que la terre ait jamais portés. Pourquoi le peuple allemand le suit-il si aveuglément ?

Joseph fit celui qui n'entendit pas, c'était selon lui trop compliqué pour en débattre, surtout avec les femmes.

* * *

L'automne vint s'installer pour quelques mois sur la ville de Montréal. Les arbres passèrent par toute une palette de couleurs, allant du vert au rouge vif. Carmel, enfermée entre les quatre murs de son appartement, essayait de tuer le temps. Elle était en attente. Rita lui était devenue indispensable. Elle jouait aussi bien le rôle de sœur, de conseillère, de voisine que d'amie sincère.

Carmel revint à la charge auprès de Joseph concernant le choix de la marraine et du parrain de leur enfant à naître.

— Ce rôle revient de droit à Rita.

Joseph était aux anges, sa femme semblait enfin accepter de vivre à Montréal. Il allait connaître une embellie. Il avait été catégorique : Carmel accoucherait à Montréal. Il n'y eut pas de discussion. Elle n'irait pas à Québec en hiver pour enfanter. C'est du moins l'excuse qu'il avait trouvée en plus de toutes les autres qu'il lui taisait. Elle accoucherait à l'hôpital et les relevailles se feraient sous les bons soins de Rita qui avait offert ses services de grand cœur. Sophie se faisait une joie de garder l'adorable Josiane. « Sage comme une image ! » avait l'habitude de dire l'adolescente.

Durant la nuit, le givre s'était déposé sur les marches menant aux appartements de la rue Sicard, les rendant glissantes. Rita s'agrippa à la rampe pour monter chez les Courtin.

— Patience, Carmel ! Plus que quelques jours et nous connaissons enfin cet enfant.

Carmel tenait le bas de son ventre.

— Il est tellement lourd, j'espère que je ne porte pas de jumeaux. En fait, je plaisante, le médecin me l'a affirmé, un seul bébé devrait voir le jour autour du 12 novembre. Je ne souhaite pas revivre la même attente que lors de la naissance de Jojo, tu te rappelles, Rita ?

— Et comment !

Rita avait pris l'habitude de discuter avec sa voisine des sujets sur lesquels elle avait échangé avec son mari. Jacques rapportait des nouvelles de la guerre glanées ici et là. Ce matin-là, elle était songeuse, car elle n'avait rien compris de ce qu'il lui avait dit.

— Jacques a entendu parler de U-Boot, je n'ai pas bien saisi. Il paraît qu'il s'agit de bateaux de guerre qui se trouveraient dans le Saint-Laurent, ici, chez nous !

Lorsque Joseph revint du travail, Carmel le questionna :

— Les U-Boot, sais-tu ce que c'est, Jos ?

Joseph s'exprima avec une inquiétude non dissimulée :

— C'est l'abréviation de «sous-marin» en allemand. La situation s'aggrave en Europe et les Alliés ont un plus grand besoin de soldats. Des groupes de Canadiens anglais réclament l'enrôlement obligatoire. Mackenzie King se range de leur côté. Il organise un plébiscite pour demander aux Canadiens de le libérer de la promesse qu'il avait faite aux francophones. Les Canadiens français se sentent trahis et s'opposent à la tenue d'un vote national.

Carmel se révolta :

— Pourquoi faire voter le Canada en entier sur une promesse faite seulement aux francophones ?

Joseph lui fournit une explication mitigée :

— Pour financer l'effort de guerre, le gouvernement vend des bons de la Victoire, augmente les impôts, rationne divers produits, entre autres l'essence, la viande, le beurre et le sucre. Il organise le recyclage des métaux et du papier.

— Sophie n'en finit plus de nous parler de la situation des Juifs à cause de la voisine de son amie. Elle se sent interpellée, sa révolte la pousse à agir, mais elle ne sait pas comment. Elle possède la fougue de la jeunesse. Qu'en penses-tu, Jos ? Pourquoi s'acharner sur ce peuple ? Comme le dit Sophie, quel mal ces gens ont-ils donc commis pour mériter un tel sort ? Elle pose toujours la même question.

Joseph avait le regard triste lorsqu'il répondit :

— Leur seul tort est d'être tenus pour responsables par tout le monde de la mort du Christ !

Carmel sursauta.

— Je ne peux tout de même pas dire cela à Sophie. Si le Christ était d'un autre peuple, la même chose serait arrivée, à mon avis. Des incrédules, ça existe partout sur la planète, et il y en avait

même à cette époque. Et puis c'est compliqué, cette guerre qui, en fait, ne semble pas en être une de territoire, mais plutôt d'épuration. Hitler veut créer une race pure, c'est totalement ridicule. Il entraîne le monde dans l'horreur ! C'est l'hystérie ! C'est un être malfaisant.

Carmel était soucieuse, elle aurait espéré que tout ce gâchis concernant les Juifs ne fût qu'invention. Elle se calma un peu.

— Crois-tu à toute cette information diffusée par les médias, Jos ? Peut-il y avoir de l'exagération dans ces reportages ? Ou de la censure ? Ou de la propagande ? Sophie ne parle que de cela. Elle semble en savoir plus que nous tous. Elle nous a raconté qu'il était interdit aux Juifs de paraître en public sans porter une étoile jaune bien visible sur le côté gauche de leur poitrine afin que les Allemands puissent les identifier. Cela me semble excessif, ne crois-tu pas ? Des êtres humains étiquetés ! Ça n'a pas de sens.

— Allons donc au lit, il se fait tard.

Joseph voulait éluder la question, il était beaucoup plus renseigné qu'il le laissait paraître. Il lisait les nouvelles rapportées dans le *New York Times*, beaucoup plus détaillées que dans les quotidiens locaux, qui donnait à profusion des informations concernant les idées destructrices de Hitler. Il se souvenait parfaitement du discours haineux qu'avait prononcé le Führer devant le Reichstag. C'était en janvier 1939. Il avait joué au prophète et assuré que le résultat d'une guerre mondiale serait l'extermination de la race juive en Europe. Horrifié et soucieux pour le sort des Juifs, Joseph se garda d'émettre son opinion afin de ne pas affoler sa femme. Il était toutefois inquiet, très inquiet. Révolté, lui aussi.

* * *

Le matin du 10 novembre 1942, Joseph embrassa tendrement sa femme sur le front en lui disant :

— C'est aujourd'hui la date fatidique, à moins que notre fils imite déjà sa grande sœur en te faisant languir !

Carmel s'extirpa du lit avec peine.

— Je suis immense, si je n'accouche pas bientôt, je m'inscris à la Ligue des baleines.

L'espièglerie de son épouse fit rire Joseph. Il perçut toutefois un éclat d'anxiété au fond de ses prunelles. Même s'il n'avait pas vu la physionomie de Carmel lors de la première délivrance, il eut un pressentiment. Il s'assit au pied du lit. Il avait raté le premier accouchement, mais ne manquerait pas le deuxième, la naissance de son fils. Au bout de quelques minutes, il se leva. Il offrit à sa femme de lui préparer un thé. Josiane, couchée dans son petit lit dans la chambre d'à côté, n'était toujours pas réveillée. Carmel avait le visage crispé lorsque Joseph revint dans la chambre.

— Ça y est, je crois, je viens d'avoir une autre contraction. Ce n'est pas la première. Tu seras père de nouveau aujourd'hui, mon amour.

Joseph avait la soucoupe et la tasse à la main, il ne savait pas quoi en faire. La tasse se mit à vaciller. Il s'insurgea :

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé cette nuit ?

— Pose cela sur la commode avant de tout laisser tomber et de nous ébouillanter.

La confusion de Joseph se termina dans un fou rire. Au même moment, un gémissement se fit entendre dans la chambre de Josiane : « Maman. » Tout était prévu, dès les premières contractions, le plan de match était établi. Joseph conduirait Josiane chez Rita, puis emmènerait Carmel à l'hôpital. Sa valise était prête. Elle avait préparé les vêtements de nouveau-né ayant appartenu à Josiane. Il serait toujours temps d'acheter quelques morceaux bleus si elle donnait naissance à un fils. Les petits habits blancs et jaunes nullement usés de Josiane conviendraient parfaitement. Le plan fut suivi à la lettre. Carmel était plus sereine qu'à son premier accouchement. Lorsque Joseph revint de chez leurs voisins, elle

était presque prête. Joseph se pencha pour lui attacher ses bottes. Quand il ouvrit la porte pour sortir, il trouva Jacques sur le perron, disposé à les aider.

— Donne-moi tes clés et cette valise, occupe-toi seulement de Carmel.

Une contraction stoppa net la jeune mère en plein milieu de l'escalier. Joseph la soutint jusqu'à ce que la secousse passe.

— Te sens-tu capable de continuer ?

— Oui, partons au plus vite, le bébé semble pressé de voir le monde !

Joseph sauta dans sa voiture. Les mains serrées sur le volant, il mit le pied sur l'accélérateur. À l'hôpital, Carmel fut installée dans une chambre. Le père dut patienter dans la salle d'attente.

— Nous viendrons vous chercher le moment venu, monsieur Courtin.

Un jeune homme presque en transe faisait des allers-retours de la porte à la chaise qu'il occupait depuis plus longtemps que ses nerfs pouvaient le supporter. Il s'adressa à Joseph :

— C'est votre premier enfant ?

Joseph le scruta avec étonnement.

— Non ! Mais je constate que pour vous c'est le premier ! Soyez patient, et surtout restez calme. Ni vous ni moi n'y pouvons rien. Quoique... il a quand même fallu que nous participions un peu, enfin... À ce stade-ci, nous sommes exclus ! C'est une affaire de femmes.

Le jeune homme fut délivré de son supplice lorsqu'une infirmière se présenta dans la salle d'attente et lui fit signe de la suivre.

Il lui marcha sur les talons. Plusieurs minutes plus tard, il revint pour y prendre son manteau. Le sourire fendu jusqu'aux oreilles, il annonça :

— Mon épouse vient de donner naissance à notre premier enfant, un fils. Vous avez devant vous l'homme le plus heureux du monde, et en plus ma femme se porte très bien. Bonne chance, mon vieux, je vous en souhaite autant.

Et le nouveau papa sortit en trombe.

Joseph avait le nez collé à la vitre de la porte de la salle d'attente lorsqu'il vit une infirmière approcher. Il lui ouvrit prestement. Puisqu'il était seul, il présuma qu'elle venait lui donner des nouvelles de Carmel.

— Vous êtes sans doute monsieur Courtin !

Joseph s'empressa de lui répondre :

— Oui.

Sans plus, il avait la bouche sèche.

— Suivez-moi !

Carmel avait ardemment souhaité donner un frère à Josiane et un fils à Joseph. La Providence en avait décidé autrement. Quand la jeune femme aperçut son bébé, la première idée qui lui vint fut de tenter d'anticiper la réaction de son mari. Pour sa part, elle était enchantée, le poupon était en parfaite santé, il avait une bonne tête, dix doigts et dix orteils, c'était tout ce qui lui importait. Une petite sœur pour Josiane, c'était formidable. « Nous aurons un fils la prochaine fois, peut-être. »

Joseph se pencha vers sa femme, il l'embrassa sur le front. Il savait. Il n'aurait su dire par quelle intuition, mais il savait. Carmel s'était tue lorsqu'il était entré dans la chambre, il en avait donc

déduit qu'elle avait donné naissance à une fille. Contrairement à ce qu'il s'était imaginé, il ne se sentait pas peiné outre mesure. Il posa les yeux sur le nouveau-né.

— Elle est tellement différente de Jojo !

Ni l'un ni l'autre ne mentionnèrent le fait qu'il s'agissait d'une fille qui sommeillait dans les bras de Carmel.

— À qui ressemble-t-elle, d'après toi, Jos ?

— À ma mère, ne trouves-tu pas ?

«Trop mignonne», aurait sûrement dit Minny. «Ma chère maman, tu aurais été si contente d'avoir une deuxième petite-fille», pensa Joseph.

— Peut-être, je ne l'ai vue qu'en photo.

— Tu ne sembles pas trop souffrante.

— Ce fut plus facile que pour Jojo.

Somme toute, Joseph était heureux de la tournure des événements. L'enfant et la mère se portaient à merveille. Pour cette grossesse, il était tellement content de ne pas avoir à voyager comme il s'était résigné à le faire pour Josiane.

Il proposa un prénom.

— Si nous l'appelions Frances !

Il l'avait choisi en raison de son attachement pour la France et pour faire plaisir à sa femme qui ne désirait pas de prénom anglais. Elle n'aurait qu'à ne pas prononcer le *s*. Il lui suggéra :

— Moi, je l'appellerais Frances, à l'anglaise. C'est un ravissant prénom qui se prononce bien dans les deux langues. À toi de choisir ta façon d'appeler notre fille. Qu'en dis-tu ?

Carmel accepta d'emblée la suggestion, le temps n'était pas à la dispute concernant la langue anglaise. Pour elle, ce serait France, avec un *s* muet.

Elle jeta un autre regard attendri sur le charmant poupon que l'infirmière, qui lui rappelait Roseline, avait lavé, emmailloté et déposé au creux de ses bras.

— Bonjour, France, sois la bienvenue dans ce monde que je souhaite de paix.

Joseph fut ému lorsqu'il entendit sa femme prononcer ces paroles. Il ne laissa pas paraître sa déception de ne pas avoir de fils. L'était-il ou feignait-il l'indifférence pour ne pas peiner Carmel ? Il répéta presque mot pour mot en contemplant sa fille :

— Bonjour, Frances, avec un *s*. Sois la bienvenue dans ce monde où, j'espère, tu trouveras ta place.